

LE DÉPOSITAIRE,

4

COMÉDIE.

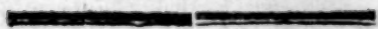
EN CINQ ACTES.

PAR

a l'opéra
M^R. DE VOLTAIRE.



LONDRES.



MDCCLXXIII.



L'Abbé de *Château-neuf* auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante.

„ *Moliere* nous cita mademoiselle *Ninon l'Enclos* comme la personne qu'il connaissait sur
„ qui le ridicule faisait une plus prompte impression, & nous apprit qu'ayant été la veille
„ lui lire son *Tartufe* (selon sa coutume de la
„ consulter sur tout ce qu'il faisait) elle l'avait
„ payé en même monnaie par le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat
„ à-peu-près de cette espece, dont elle lui fit
„ le portrait avec des couleurs si vives & si naturelles, que si sa piece n'eût pas été faite,
„ nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise,
„ tant il se serait cru incapable de rien mettre
„ sur le théâtre d'aussi parfait que le *Tartufe* de
„ mademoiselle *l'Enclos*.”

Supposé que *Moliere* ait parlé ainsi, je ne fais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot si vive & si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Moliere* à composer sa comédie du *Tartufe* s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon*,

de quoi construire son inimitable piece, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on fait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, & intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, & que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, & me dit en faisant le signe de la croix que si je pouvais l'affurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les inté-

rêts par devers lui, & au bout des fix mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fond de cette piece est ce même conte que mademoiselle *l'Enclos* fit à *Moliere*. Tout le monde fait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante & si philosophe, & une autre à un homme qui passait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'avanture des deux freres. Mademoiselle *l'Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme

un ouvrage bien théâtral. Nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût sont trop changés depuis ce tems là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'yvrognes: c'est une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On fait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières satyres, le sobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers; ce qui ferait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette piece comme un monument très singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité & sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf* pag. 121.

„ Comme le premier usage qu'elle a fait de
„ sa raison a été de s'affranchir des erreurs vul-
„ gaires, elle a compris de bonne heure qu'il
„ ne peut y avoir qu'une même morale pour les
„ hommes & pour les femmes. Suivant cette
„ maxime qui a toujours fait la regle de sa con-
„ duite, il n'y a ni exemple ni coutume qui
„ pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'in-
„ discrétion, la malignité, l'envie, & tous les
„ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux
„ femmes, n'en blessent pas moins les premiers
„ devoirs de la société.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger
„ des passions selon qu'elles sont en elles-mêmes,
„ l'engage aussi par une suite nécessaire à ne les
„ pas condamner plus sévèrement dans l'un que
„ dans l'autre sexe. C'est pour cela, par e-
„ xemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'au-
„ torité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les
„ hommes de tirer vanité de la même passion
„ à laquelle ils attachent la honte des femmes,
„ jusqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt
„ leur unique crime: de la même manière qu'
„ on réduit aussi leurs vertus à une seule, &
„ que la probité qui comprend toutes les autres
„ est une qualification aussi inusitée à leur égard,
„ que si elles n'avaient aucun droit d'y pré-
„ tendre. ”

Ce caractère est précisément le même qu'on re-
trouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru
suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les
amateurs des singularités de notre littérature, &
surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout
ce qui concerne une personne aussi singulière
que mademoiselle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur est
seulement prié de faire attention que ce n'est
pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de
quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très bien mise, grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit maître du bon ton.

Mr. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesté, & déclamant tout.

Mr. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mde. AGNANT, habillée & coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISSETTE }
PICARD } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos au Marais.

L E T T R E S

DÉPOSITAIRE,

C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE *le jeune.*

Le jeune G O U R V I L L E.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, & souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand besoin.

N I N O N.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse.
Je touche à mon hyver, & c'est mon passe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même;
Je suis pour le conseil: voilà tout ce que j'aime;
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on fait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

N I N O N.

C'est une aimable enfant.

Sa mere quelquefois dans la maison l'amene.

J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre frédaine ;

Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.

Un certain avocat pour mari se propose :

Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

N I N O N.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

N I N O N.

San's doute, vous flatez & le pere & la mere,

Et jusqu'à l'avocat : c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.

Le pere aime le vin.

N I N O N.

C'est un vice du tems,

La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent

Leur gaîté m'affourdit, leurs vains discours me pesent.

J'aime peu leurs chansons, & je hais leurs fracas ;

La bonne compagnie en fait très peu de cas.

Le jeune G O U R V I L L E.

La mere Agnant est brusque, emportée & revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pigrieche.

Bonne diableffe au fond.

N I N O N.

Oui, voila trait pour trait
De nos très fots voisins le fidele portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis feigneurs, nos pincés beaux esprits:
C'est un mal nécessaire & que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mais Sophie est charmante & ne m'ennuyera pas.

N I N O N.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez la, quittez la, mon amitié tranquille
A vos goûts quels qu'ils soient sera toujours facile
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'esprit & de courage.
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoiqu'en disent l'Astrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raison, de mérite (1).
J'ai vû des fots qu'on prend, des gens de bien qu'on
quite.

Je fus, & tout Paris l'a souvent publié,
Infidele en amour, fidele en amitié.

(1) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Château-neuf.

Je vous chéris Gourville, & pour toute ma vie.
 Votre pere n'eut pas de plus constante amie,
 Dans des tems malheureux il arangea mon bien;
 Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.
 Vous savez à quel point j'avais sa confiance;
 C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
 Elle occupe le cœur: je n'ai point de parens:
 Et votre frere & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune G O U R V I L L E.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
 Ninon dans tous les tems fut un homme estimable.

N I N O N.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
 Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas trop.

N I N O N.

Voici le tems, où de votre fortune
 Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
 Grace à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bailler.
 Il est si compassé, si grave, si sévère!
 Je rougis devant lui d'être fils de mon pere.
 Il me fait trop sentir que par un fort fâcheux
 Il manque à mon batême un paragraphe ou deux.

N I N O N.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
 Gourville votre pere eut la publique estime.
 Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
 Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
 La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)

A votre frere, à vous, ravit tout héritage.
 Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,
 Son banquier autrefois, & son correspondant,
 Pour deux cents mille francs étant son légataire,
 N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
 Il fera son devoir, il l'a dit devant moi ;
 L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je voudrais que l'honneur fut un peu plus honnête.
 Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
 Directeur d'hôpitaux, sindic & marguillier,
 Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
 Il prétend que je suis une tête légère,
 Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
 Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
 Oui, je suis débauché ; mais parbleu j'ai des mœurs.
 Je ne dois rien, je suis fidele à mes promesses ;
 Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses ;
 Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
 Je ne vais point jouer, quand je n'ai point d'argent.
 Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie
 De mener dans Paris une meilleure vie.

N I N O N.

Il est un tems pour tout.

Le jeune G O U R V I L L E.

Monsieur mon frere aîné,
 Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
 Il est sage & profond, sa conduite est austere ;
 Il lit les vieux auteurs & ne les entend guere :
 Il méprise le monde. Eh bien, qu'il soit un jour
 Pour prix de ses vertus marguillier à son tour.

Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; & pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

N I N O N.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant fût-il très estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frere a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune G O U R V I L L E.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige.

N I N O N.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots.
Et je crains les fripons qui gouvernent les fots.

Le jeune G O U R V I L L E.

Voilà le marguillier.

S C E N E II.

NINON, le jeune GOURVILLE, monsieur
GARANT en manteau noir, grand rabat,
gands blancs, large perruque.

Monsieur GARANT.

JE me suis fait attendre.
Le tems, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le fais.

Monsieur GARANT.

Bien pefans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

Monsieur GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

Monsieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

Monsieur GARANT.

L'œuvre auroit pu, je pense,
Souffrir un grand déchet, mais j'ai tout réparé.

GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, & vous en fait bon gré.

Monsieur GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir ;

C'est un devoir sacré.

Monsieur GARANT.

Leurs maux me font souffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Ça, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est ainsi qu'ailleurs de jeunes indigens,
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

Monsieur GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis, qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima, qui fut si bon pour moi,
Si généreux ! — je fais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami vouloit.

NINON.

N I N O N.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune G O U R V I L L E.

Il est fort éloquent.

Monsieur G A R A N T.

Que dites-vous là?

Le jeune G O U R V I L L E.

Rien.

N I N O N (*le contrefaisant.*)

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, & surtout j'ai l'idée,
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami si cher ès mains de ses enfans.

Monsieur G A R A N T.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens & la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

N I N O N.

Eh rien n'est plus aisé....

Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

Monsieur G A R A N T.

Oh oui. Son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

N I N O N.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

B

Le jeune G O U R V I L L E.

Le compte est clair & net.

Monsieur G A R A N T.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre & n'a point de réplique;
Egales portions.

N I N O N.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

Monsieur G A R A N T.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

N I N O N.

Quelle idée est la vôtre?
Tout est réglé, monsieur....

Monsieur G A R A N T.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourroient méchamment répéter les deniers.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon pere n'en a point.

Monsieur G A R A N T.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connoissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice

J'éludasse les loix de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout..

N I N O N.

Le véritable honneur est très - fort de mon goût,
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Monsieur G A R A N T.

J'en suis persuadé, madame, je le crois,
C'est mon opinion... mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

N I N O N.

Ayez des procédés; je reponds du succès.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

Monsieur G A R A N T.

Vous ne connaissez, pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs
mystères.

N I N O N.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lifette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle fait ce que c'est.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'y cours.

S C E N E III.

NINON, *Monsieur* GARANT.*Monsieur* GARANT.

Avec chagrin
 Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
 De mauvais sentimens. . . . une allure mauvaise.
 Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
 Il ne se confirmât dans le mal....

N I N O N.

Mais vraiment,
 Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

Monsieur GARANT.

Il est fort libertin, une trop grande aisance,
 Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'o-
 pulence.

Donne aux vices du cœur trop de facilité.

N I N O N.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
 Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
 Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
 Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir.

Monsieur GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

N I N O N.

Et son frere ?

Monsieur GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires,
 Vous avez des bontés qu'il ne mérite gueres.

N I N O N.

Comment donc ? ...

Monsieur G A R A N T.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son pere vivait, votre propre maison.

N I N O N.

Oui...

Monsieur G A R A N T.

Vous avez mal fait.

N I N O N.

C'était un avantage

Que son pere lui fit.

Monsieur G A R A N T.

Mais cela n'est pas sage.

Nous y remédierons. Je vous en parlerai;
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

N I N O N.

Ah

Monsieur G A R A N T.

Vous savez le monde.

N I N O N.

Ah monsieur!

Monsieur G A R A N T.

Vous avez la science profonde
Des secretees façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer,
Vous êtes éclairée, avisée & discrète.

N I N O N.

Et surtout patiente.

S C E N E IV.

NINON, *Monfieur* GARANT, *le jeune* GOURVILLE, LISETTE, *un laquais.*

LISETTE.

AH! la lourde cassette;
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vite, ouvrons la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre fort.

NINON.

C'est le très-faible reste

De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa,
Longtems à son retour dans ce coffre il puifa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure.
Ce fera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon.

N I N O N (*à monsieur Garant.*)

Pour remplir son devoir il faut peu de façon.
Vous le voyez, monsieur.

Monsieur G A R A N T.

Cela n'est pas de l'ordre;
Dans l'exacte équité la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartient autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

Monsieur G A R A N T.

Allez, j'en suis chargé; n'en foyez point en peine

N I N O N.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine?
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés?
Quand satisferez-vous ces devoirs si pressés?

Monsieur G A R A N T.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémissent.
Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu....

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

N I N O N.

Eh si donc!

Monsieur G A R A N T (*revenant encor la tirant
à l'écart.*)

La débauche, hélas! de toute espece,

A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem ! que dit-il de moi ?

Monsieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame.—
(*bas à Ninon.*)

Il est très-inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

Monsieur GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant,
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu le méchant !
Courtiser une fille ! ô ciel est-il possible !

Monsieur GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

Monsieur GARANT (à Ninon.)

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas,
C'est mauvais signe...

NINON (à Garant qui sort.)

Allez, je ne l'oublierai pas.

S C E N E V.

NINON, *le jeune* GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

Que vous disait-il donc ?

N I N O N.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous je commence à penser à la fin,
Que cet original est un maître Gonin.

N I N O N.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule;
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses,
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eût jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame,
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

S C E N E VI.

NINON, *le jeune* GOURVILLE, LISETTE.

N I N O N.

E H bien, chere Lisette,
 Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?
 Son frere a-t-il de vous reçu son contingent ?

L I S E T T E.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

N I N O N.

Est-il bien satisfait ?

L I S E T T E.

Point du tout, je vous jure.

N I N O N.

Comment ?

L I S E T T E.

Oh ! les savans font d'étrange nature
 Quel étonnant jeune homme, & qu'il est triste & sec !
 Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec,
 Un bonnet fâle & gras qui cachait sa figure,
 De l'encre au bout des doigts composaient sa parure ;
 Dans un tas de papier il était enterré ;
 Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
 De lui dire deux mots je me suis hasardée.
 Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(*En élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû ;
 Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu :
 Il a continué de feuilleter, d'écrire.

J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:
 Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
 Hem ! qui, quoi, m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
 Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
 Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
 Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
 Picard l'interrompant a demandé pour boire.
 Pourquoi boire ? a-t-il dit, si ! rien n'est si vilain
 Que de s'accoutumer à boire si matin ?
 Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre ;
 Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
 Tout ce qu'il vous plaira pour la commission :
 Nous avons pris, madame, avec discrétion.
 Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
 Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête,
 Et nous sommes partis avec étonnement,
 Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
 Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

N I N O N.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
 La nature a conçu des desseins différens,
 Alors que son caprice a formé ces enfans.
 Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
 Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

L I S E T T E.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur,
 J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
 Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

LE DEPOSITAIRE,

N I N O N.

Je ne ris point de lui, Lifette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le fais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs & du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Allarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune G O U R V I L L E

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée.
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

N I N O N.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains & dupe des fots mêmes.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me fers de son nom;
Afin que si la mere a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderese & de composition
La lettre lui paraisse une exhortation;

Un essai de morale envoyé par mon frere.
 Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
 En un mot, sous son nom, j'écris tous mes billets,
 En son nom prudemment les messages sont faits.
 C'est un fort grand plaisir que ce petit mystere.

N I N O N.

Il est un peu scabreux, & je crains cette mere.
 Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez
 Vos discours de vertu seront peu mesurés ;
 Tout sera reconnu.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le tour est assez drole.

N I N O N.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'ailleurs, je suis très-bien, déjà dans la maison ;
 A la mere toujours je dis qu'elle a raison ;
 Je bois avec le pere, & chante avec la fille ;
 Je deviens nécessaire à toute la famille.
 Vous ne me blâmez pas ?

N I N O N.

Pour ce dernier point, non.

L I S E T T E.

Ma foi, les jeunes gens ont bien souvent du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre, le jeune GOURVILLE, (*tous deux arrivent & continuent la conversation*) l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'Es-tu donc pas honteux en effet à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout?
Etre sans amitié, sans plaisirs & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire.
Comme te voilà fait! le teint jaune & l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en attendant fois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mere.
Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maison,
Loind'elle & loin de moi, tu languis en prison:

Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite moi, songe à te réjouir,
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, monsieur, j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne peux plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales,
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, & j'ai pris mon parti.

Le jeune G O U R V I L L E.

Son accès le reprend.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Monsieur Garant, mon frere,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur.... de vertu... de...

Le jeune G O U R V I L L E

Je voi

Que déjà son beau stile a passé jusqu'à toi.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Il met discrètement la paix dans les familles.
Il garde la vertu des garçons & des filles ;
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde, allez vous y jeter ;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaifamment des hommes vertueux :
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,

Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je fais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins; mais apprends à mieux voir.
Tu pouras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi tout seul dans un désert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE (en riant.)

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente

Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse & savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu!

GOURVILLE.

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques :
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques.
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui; mon tuteur fidele,
Monsieur Garant me mene enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caracteres,
Dont l'esprit soit instruit, & les mœurs soient austeres.
Je ne veux plus vous voir, & je préfere un trou,
Un hermitage, un antre..

Le jeune GOURVILLE (en l'embrassant.)

Adieu, mon pauvre fou.

S C E N E II.

G O U R V I L L E *l'ainé seul.*

JE pleure sur son fort; le voila qui s'abime.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.

(Il s'assied & ouvre un livre.)

Que Garasse a raison ! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie.

(Il lit encore.)

C'est bien dit, oui, voila le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.

(Il se leve.)

Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs ?
De se dire en secret, me voila sans desirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfere
Sans nul ménagement mon étourdi de frere.
Il plait à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance,
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance.
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens

Qu'on eut pris pour vertu, peut-être en d'autres tems.

Mais.... (*Il se mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

S C E N E III.

GOURVILLE l'aîné, Monsieur GARANT.

Monsieur GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'azile?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

Monsieur GARANT.

Ce logis infecté.

N'était point convenable à votre piété.

Sortez en promptement — mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre pere?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

Monsieur GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde;
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Ah! que vous m'obligez! je ne pourai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monsieur G A R A N T.

Je peux avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh! eh! ...

G O U R V I L L E *l'ainé.*

L'on me l'a dit — Mon Dieu je vous les laisse,
Vous voulez bien encor en être embarrassé?

Monsieur G A R A N T.

Je mettrai tout ensemble.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Oui, c'est fort bien pensé.

Monsieur G A R A N T.

Or ça, votre dessein de chercher domicile
Est très juste, & très bon, mais il est inutile;
La maison est à vous; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, fera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Cet honneur me ferait bien utile & bien doux:
Mais je ne me sens pas l'ame encor assez forte,
Pour chasser une femme & la mettre à la porte.
C'est un acte pieux; mais l'honneur a ses droits.
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maison, & rendez-vous justice;
Cela n'est-il pas dur?

Monsieur G A R A N T.

Un tel ménage ment
Est bien louable en vous , & m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frere entretient avec elle
Une intrigue odieuse , indigne , criminelle ,
Un scandaleux commerce — un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait , — tant je m'en sens troublér.

G O U R V I L L E l'ainé.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

Monsieur G A R A N T.

Sentez la conséquence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains ! — Grace au ciel je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

Monsieur G A R A N T.

Les foux plaisent par fois.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! j'en suis en colere
Pour l'honneur du Marais.

Monsieur G A R A N T.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent.
Mais avec l'air honnête , avec toute décence ,
Avec tous les dehors que veut la bienséance ,
Nous avons concerté que de cette maison

Vous feriez pour un tiers une donation,
 Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
 Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
 Je ne m'emparerai que de votre logis;
 Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde, il a raison. Les sages
 Sur le reste du monde ont de grands avantages.
 Je signerai demain.

Monsieur GARANT.

Ce soir, votre cadet
 Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
 Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante.
 Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

Monsieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier,
 A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
 Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice,
 Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
 Signez sur mon genou. (il leve son genou.)

GOURVILLE l'aîné (en signant.)

Je signe aveuglément,
 Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

Monsieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

Monsieur GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'ainé.

Oui!

Monsieur GARANT.

Donnez - moi la clé de votre appartement.

GOURVILLE l'ainé.

La voilà.

Monsieur GARANT.

Tout est bien , & puis chez ma cousine ,
Chez la savante Aubert notre illustre voisine ,
Nous irons faire ensemble un dîner familial.

GOURVILLE l'ainé.

Vous m'enchantez.

Monsieur GARANT.

Elle est la perle du quartier :

Il est dans sa maison des doctes assemblées ,
Des conversations utiles & réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs ,
Des savans pleins de grec , de brillans orateurs ,
Avec quelques abbés , gens de l'académie ,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'ainé.

Et c'est là justement tout ce qu'il me falait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate ,
Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

Monsieur GARANT.

On n'est jamais heureux

Qu'avec des gens de bien , savans & vertueux.
Chez ma cousine Aubert , mon fils , allez vous rendre.
Je ne me ferai pas , je crois , longtems attendre.

GOURVILLE l'ainé.

J'y vais.

S C E N E I V .

NINON, *mon*sieur GARANT, GOURVILLE l'ainé.

N I N O N (à Gourville l'ainé.)

AH! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
 Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
 Cede au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
 Le plaisir sied très bien à la philosophie:
 La solitude accable, & cause trop d'ennui.
 Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

G O U R V I L L E l'ainé.

Avec des gens de bien, madame.

N I N O N .

Et mais!... j'espere...
 Que ce n'est pas avec des fripons.

G O U R V I L L E l'ainé.

Au contraire.

N I N O N .

Et vos convives sont?

G O U R V I L L E l'ainé.

Des docteurs très-savans.

N I N O N .

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
 Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

G O U R V I L L E l'ainé.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table

N I N O N .

Allez, c'est fort bien fait.

S C E N E V.

NINON, *monsieur* GARANT.

N I N O N.

Quelle mauvaise humeur !
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur,
En savez-vous la cause ?

Monsieur G A R A N T.

Eh oui, je suis sincere,
La cause est en effet son méchant caractère.

N I N O N.

Je savais qu'il était & bifare, & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eut le cœur méchant.

Monsieur G A R A N T.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre,
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate & plus
dure.

N I N O N.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.
Mais c'est distraction, manque de savoir vivre;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand
livre.

Monsieur G A R A N T.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, cangrené, méchant — au mal porté,
Faux.. avec fausseté. Ses allures secretes,
Sombres....

42 *LE DEPOSITAIRE,*

N I N O N (en riant.)

Vous prodiguez assez les épithètes,

Monsieur G A R A N T.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison, pour vous en déloger. —
Vous en riez.

N I N O N.

La chose est-elle bien certaine ?

Monsieur G A R A N T.

J'en suis témoin : j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

N I N O N.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine ,
Cela s'ajustera.

Monsieur G A R A N T.

Craignez tout de sa haine.

N I N O N.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

Monsieur G A R A N T.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il sorte de chez vous.

N I N O N.

Peut-être il le mérite.

Monsieur G A R A N T.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite.
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

N I N O N.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

Monsieur G A R A N T.

Que nous sommes à plaindre, un bon ami nous laisse

De ses deux chers enfans à guider la jeunesse.
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté.
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. — De tous deux il faudra nous défaire.
N I N O N.

Me le conseillez-vous ?

Monsieur G A R A N T.

Ce doit être l'avis

De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... Cette caisse,
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse,
Etait-elle bien pleine autrefois ?

N I N O N.

Jusqu'au bord.

De notre ami défunt c'était le coffre fort ;
Vous le savez assez.

Monsieur G A R A N T.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyalement, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune ?

N I N O N.

Non,

Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

Monsieur G A R A N T.

Vous avez du crédit : une dame importante
Est liée avec vous d'une amitié constante,
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

N I N O N.

A la cour ! moi ! monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve

Ménager leurs bontés , craindre d'importuner ,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit , monsieur , n'en usons gueres.

Monsieur G A R A N T.

Il le faut réserver pour les grandes affaires ,
Pour les grands coups , madame ; oui , vous avez
raison ;

Et votre sentiment est ici ma leçon.

*(Il s'approche un peu d'elle , & après un moment de
silence.)*

Je dois avec candeur vous faire une ouverture ,
Pleine de confiance , & d'une amitié pure.
Je suis riche , il est vrai , mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

N I N O N.

Je le crois bonnement.

Monsieur G A R A N T.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge ,
Je suis aussi du vôtre.

N I N O N.

Oh oui.

Monsieur G A R A N T.

Quel bon ménage

Se formerait bientôt de nos biens rassemblés ,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cents mille francs , croissant notre fortune ,
Entreraient de plein fait dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
Que des prudes sur-tout la noble faction ,

Célébrant de vos mœurs la réputation,
 Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
 A vous bien épauler se tient toujours prête.
 Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
 Un fortuné brevet de fermier général.
 Nous pourrions fourdement, sans bruit, sans peine
 aucune,
 Placer, à cent pour cent, ma petite fortune;
 Et votre rare esprit tout bas se moquerait
 De tout le genre humain qui vous respecterait.
 Vous ne répondez rien.

N I N O N.

C'est que je considère,
 Avec maturité, cette sublime affaire. —
 Vous voulez m'épouser ?

Monsieur G A R A N T.

Sans doute, je voudrais
 Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits;
 C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
 De deux cents mille francs me nomma légataire.

N I N O N.

Vous m'aimez donc un peu ?

Monsieur G A R A N T.

J'ai combattu longtems
 Les inspirations de ces desirs puissans;
 Mais en les combinant avec justesse extrême,
 En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
 Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
 Qu'il est tems en effet que vous changiez d'état,
 Que nous nous convenons, & qu'un amour sincère
 Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

N I N O N.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
 Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
 J'eus longtems pour l'hymen un peu de répugnance :
 Son joug effarouchait ma libre indépendance.
 C'est un frein respectable : & si je l'avais pris,
 Croyez que ses devoirs auraient été remplis :
 Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère.
 Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monsieur G A R A N T.

Madame, croyez-moi ; tout ce qui s'est passé
 Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
 Ces bagatelles là n'ont rien qui m'intimide :
 Je vais droit à mon but, & je pense au solide.

N I N O N.

Eh bien, j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
 Présentent des objets qui sont bien spécieux.
 Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
 Je ne fais quoi d'injuste, & quelque hypocrisie.

Monsieur G A R A N T.

Et mon Dieu, c'est par-là qu'on réussit toujours.

N I N O N.

Oui, la monnaie est fausse ; elle a pourtant du cours.
 Que me font, après tout, les enfans de Gourville ?
 Rien que des étrangers à qui je fus utile.

Monsieur G A R A N T.

Il faut l'être à nous seuls ; & songer en effet
 Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

N I N O N.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

Monsieur G A R A N T.

Ah ! je me doutais bien, que votre ame éclairée

En sentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

N I N O N.

Oui, tout cela me pese infiniment.

Monsieur G A R A N T.

Vous vous rendez.

N I N O N.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monsieur G A R A N T.

Ah! vous me ravissez: je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit! — quelles puissantes
armes

M'ont ôté pour jamais ma chere liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!

N I N O N.

Mon Dieu, finissez donc; vous me tournez la tête.
Sortez, n'abusez point de ma faible conquête,
Mais revenez bientôt.

Monsieur G A R A N T.

Vous n'en pouvez douter.

N I N O N.

J'y compte.

Monsieur G A R A N T.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amene un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

N I N O N.

Par contrat! & mais oui, vos desseins concertés
Ne sauraient à mon sens être trop constatés.

Monsieur GARANT.

Nos faits sont convenus?

NINON.

Oui dà.

Monsieur GARANT.

Notre fortune

Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur se sent lier.

Monsieur GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON (*le contrefaisant*)

Ce soir, mon marguillier.

S C E N E VI.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue !
 Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue ;
 Enseveli qu'il est dans ses desseins honteux,
 Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
 J'ai vu de ces gens - là , qui se croyaient habiles
 Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles ;
 Dans leurs propres filets bientôt enveloppés,
 Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
 On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute.
 Mais l'intérêt l'est plus, & souvent ne voit goûte.
 Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot.
 Bien souvent, quoiqu'on dise, un fripon n'est qu'un
 sot.

Fin du second Acte.

ACTE

A C T E III.

SCÈNE PREMIERE.

L I S E T T E, P I C A R D.

L I S E T T E.

EH bien, Picard, fais-tu la plaisante nouvelle?

P I C A R D.

Je n'ai jamais rien su le premier; quelle est-elle?

L I S E T T E.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

P I C A R D.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

Ah! c'est donc pour cela que madame est sortie!

C'est pour se marier? — J'ai souvent même envie;

Tu le fais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

L I S E T T E.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

P I C A R D.

Est-il bien vrai, Lifette?

L I S E T T E.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite,

D

P I C A R D.

Bon ! attendons nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront, tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'alure.
Elles n'épousent point Picard.

L I S E T T E.

Va, je te jure

Que les honneurs chez moi ne changent point les
mœurs.

Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

P I C A R D.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur, que madame va prendre ?

L I S E T T E.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent,
Sur son large visage on voit tout son mérite,
Homme de bon conseil, & qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours : dit - on, vécu de ses talens ;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

P I C A R D.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux & fripon.

L I S E T T E.

Eh bien ! que fait cela ! cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

P I C A R D.

Plus qu'il ne te tiendra.

Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera !

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai, Picard.

P I C A R D.

C'est lui que madame aime?

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter.

P I C A R D.

Qui te l'a dit?

L I S E T T E.

Lui-même?

J'ai de plus entendu des mots de leur discours;

Picard, ils se juraient d'éternelles amours.

Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée,

Et madame aussitôt en carrosse est montée.

P I C A R D.

Mon Dieu, comme en amour, on va vite à présent

Je ne l'aurais pas cru: rapport que j'ai souvent

Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,

Se moquer en riant des loix du mariage.

L I S E T T E.

Tout change avec le tems; on ne rit pas toujours;

On devient sérieux au déclin des beaux jours.

La femme est un roseau que le moindre vent plie.

Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

P I C A R D.

Quand t'appuirai-je donc?

L I S E T T E.

Va, nous attendrons bien

Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

P I C A R D.

Mais que va devenir Gourville avec son frere?

L I S E T T E.

Je pense que l'aîné va dans un monastere;
L'autre fera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

P I C A R D.

Je ne fais : mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'esperes.

L I S E T T E.

Pourquoi ! pour en douter, quelles raisons as - tu ?

P I C A R D.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours ; je n'en fais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs, qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

L I S E T T E.

Quoi, maroufle, insolent.

P I C A R D.

A ton tour ma mignone,
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

L I S E T T E.

Hem !

P I C A R D.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher savant le fâle cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

L I S E T T E.

Bon, ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

P I C A R D.

Diabre ! il est donc déjà maître de la maison,
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

L I S E T T E.

Ne te l'ai - je pas dit? madame avec mystere
A dit à son cocher — cocher, chez le notaire:
Ils sont allés signer.

P I C A R D.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire est conclue, & je n'en savais rien.

L I S E T T E.

Un excellent souper, qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

P I C A R D.

Tant mieux; nous danserons: plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc est-il allé?

L I S E T T E.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très pieuse, & de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

P I C A R D.

Oh, c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.



S C E N E II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE *l'aîné.*

LISETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la nôce peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE *l'aîné (dans le fond.)*
O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards & les gestes.

(Gourville s'avance).

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur.

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, & l'habit tout taché.

L I S E T T E.

Etes - vous ici près, monsieur, tombé par terre?

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Que son sein m'engloutisse.

P I C A R D.

Et quoi donc?

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Qu'on m'enterre;

Je ne mérite pas de voir le jour.

P I C A R D.

Monsieur!

L I S E T T E.

Qu'est - il donc arrivé?

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Je me meurs de douleur,

De honte, de dépit.

P I C A R D.

Et de vos meurtrissures.

L I S E T T E.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

G O U R V I L L E *l'ainé (s'assied.)*

Je ne puis me tenir: ah! Lisette, écoutez

Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

P I C A R D.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés & alongent le cou.)

L I S E T T E.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne

Rendez-vous à dîner, chez sa cousine Aubert.

P I C A R D.

C'est une brave dame.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Ah ! diableſſe d'enfer.

Il y devait venir de ſavans perſonnages.

Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages,

J'y vais ; madame Aubert était encor au lit.

Monsieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,

Me propoſe un triſtrac en attendant la table,

J'avais pour tous les jeux une haine effroyable.

Et cependant je joue.

L I S E T T E.

Eh bien, juſqu'à préſent

La choſe eſt très commune, & le mal n'eſt pas grand

G O U R V I L L E *l'ainé.*

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie

Je ne vois point venir la docte compagnie.

Le jeu ſe continue ; enfin le fort fait tant,

Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,

Je redois mille écus encor ſur ma parole.

L I S E T T E.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Ah ! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin

Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,

Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante ;

Aubert me fait excuſe, Aubert me complimente.

Il ſort, je reſte ſeul, je n'oſais demeurer ;

Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.

Madame Aubert paraît avec un air modeſte,

Bien coiffée en cheveux, un déſhabillé leſte,

Un négligé brillant, mais qui paraît ſans art.

ACTE TROISIEME. 51

On a dîné par-tout, me dit-elle, il est tard :
 Je vous proposerais de diner tête à tête ;
 Mais je vous ennuirais — j'accepte cette fête.
 Le repas était propre, & très bien ordonné.
 Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

L I S E T T E.

Vous avez oublié votre philosophie ?

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
 Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
 Que j'ai rarement vûs chez nos plus vieux auteurs.
 Je l'entendais parler, je la voyais sourire
 Avec cet agrément que Sapho fut décrire.
 Vous connaissez Sapho ?

P I C A R D.

Non.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Le plus doux poison

Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison.
 Nous nous attendrissions : monsieur Aubert arrive,
 Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
 En criant que je suis un homme dangereux.

L I S E T T E.

Vous dangereux, monsieur ?

G O U R V I L L E *l'ainé.*

L'époux est très fâcheux.

Il m'applique un soufflet : je suis assez colere ;
 J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons
 par terre :
 L'un sur l'autre acharnés je frappais, il frappait,
 Et j'entendais de loin madame qui riait....
 Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

P I C A R D.
Je n'ai jamais rien lu.

G O U R V I L L E l'ainé.
Ni toi non plus, Lifette?

L I S E T T E.
Très peu.

G O U R V I L L E l'ainé.
Quoiqu'il en soit meurtrissans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les careaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier & la rue.
On crie, on nous sépare: un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah Lifette! ah Picard! le sage est peu de chose!

P I C A R D.
Oui; je le croirais bien.

L I S E T T E.
Quelle métamorphose!

G O U R V I L L E l'ainé.
Après ce que je viens de faire & d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

P I C A R D.
Oh, madame est très bonne.

L I S E T T E.
Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

G O U R V I L L E l'ainé.
Comment revoir mon frere, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de sévérité?

S C E N E III.

GOURVILLE l'aîné , GOURVILLE le jeune ,
LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE (tout essoufflé)

AH! mon frere, ah Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE (à Lisette à part.)

Ma chere amie,

Dans ce danger terrible aide moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frere, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frere, pardonnez ce petit tour joyeux.

(prenant Lisette à part.)

Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel! madame Aubert ferait dans la maison?

Elle a donc pris pour moi bien de la passion!

Ah! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! passez moi ma faute, elle est très-excusable.

(allant à Lisette.)

Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh mon Dieu! ces gens-ci

Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?

(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

56 LE DEPOSITAIRE,

GOURVILLE l'aîné (*sur le devant.*)

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte & j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lifette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte. — Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE. (*à Lifette.*)

Par ton seul savoir faire

Tu sauras amuser & le pere & la mere.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi? son pere & sa mere ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte,
Et Lifette fera la mettre en sureté.

(*revenant à Gourville l'aîné.*)

De grace, mon cher frere, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias!

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;

C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.

Laiſſons madame Aubert; mon frere, je vous jure,
Que nul dans ce quartier n'a ſu cette avanture.

GOURVILLE l'ainé.

Que dites-vous? après un bruit ſi violent.

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'eſt rien paſſé qui ne fut très-décent.

GOURVILLE l'ainé.

Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidele,
Je cours la conſoler, & je vous répons d'elle.

(*Il ſort.*)

GOURVILLE l'ainé.

Mon frere eſt un bon cœur, il oublie aiſément;
Mais de ce qu'il me dit, pas un mot ne s'entend.
Quel eſt cet homme en robe.

S C E N E IV.

GOURVILLE l'ainé, monsieur l'avocat PLACET,
(*en robe.*)

*L'avocat PLACET (toujours d'un ton empeſé, & ſe
rengorgeant)*

ON m'a dit par la ville,
Que je dois m'adreſſer à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'ainé.

GOURVILLE l'ainé.

Très humble ſerviteur.

L'avocat P L A C E T.

Tout prêt à vous servir.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

C'est sans doute un docteur,
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat P L A C E T.

Je suis docteur en droit.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

J'en ai bien de la joie,

Je les révere tous.

L'avocat P L A C E T.

Au bareau du palais

Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de la friponnerie.

L'avocat P L A C E T.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

G O U R V I L L E *l'ainé.*

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause..

L'avocat P L A C E T.

Vous devez être instruit...

G O U R V I L L E *l'ainé.*

En deux mots je l'expose.

L'avocat P L A C E T.

J'ai dès long-tems en vue un établissement;
Et j'avais pourchassé Claire Sophie Agnant.

Pour elle, vous savez, monsieur, quelle est ma
flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle, & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui! moi, monsieur?

L'avocat PLACET.

Vous même: & votre procédure
Par madame sa mere est remise en mes mains.

On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour & tous vos beaux mysteres,
Colorés d'un vernis de maximes austeres.

A nos yeux clairvoyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET

On renia toujours, monsieur, les vilains cas:
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi!

L'avocat PLACAT.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! c'est une coquine; & je ferai ferment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant;

L'avocat P L A C E T.

Les sermens coutent peu, monsieur, aux hypocrites
Et chez madame Aubert vos infâmes visites,
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Juste ciel!

L'avocat P L A C E T.

Poursuivons... vous connaissez la mere?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qui donc?

L'avocat P L A C E T.

Madame Agnant.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je fais qu'en ce logis

On la souffre par fois; mais je vous avertis,
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille; & très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Vous savez sur l'honneur

Combien elle est terrible, & quelle est son humeur.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'en fais rien du tout.

L'avocat P L A C E T.

Pour venger son injure,

Sa main de deux soufflets a doué ma future,
Devant monsieur Agnant & devant les valets.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat

L'avocat P L A C E T.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On fait qu'elle est chez vous, & je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, & ma femme est mon
bien.

Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux,
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

G O U R V I L L E l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurér. Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat P L A C E T.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur & parjure?

G U R V I L L E l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat P L A C E T.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche.
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les loix sauront punir ces excès d'infamie:
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas,
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

E

(Il sort.)

S C E N E V.

GOURVILLE *l'aîné seul.*

Que voilà pour m'instruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlasse en ses filets par sa mine hypocrite.
Je bois, on m'affassine : en tout point confondu,
Je paie encor l'amande ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel.
Garant ne paraît point, il me laisse ; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O sagesse ! à quel fort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi,
Mon libertin de frère est plus sage que moi.



S C E N E VI.

GOURVILLE l'ainé, PICARD.

GOURVILLE l'ainé.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamare?

Que fait-on donc là bas? est-ce un nouveau bagare?

Est-ce madame Aubert qui me vient harceler

Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler?

PICARD (accourant.)

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'ainé.

Quoi donc?

PICARD.

Une mere affligée

Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'ainé.

Madame Aubert la mere?

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'ainé.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende

Sa belle & chere enfant que sa femme demande.

Tout retentit des cris de la dame en fureur,

Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur.

Et pour son premier mot elle m'a fait entendre

Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'ainé.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés,
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE l'ainé.

Eh bien! que faut-il faire?
Où fuir, où me fourer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire,
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'ainé.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez vous.

GOURVILLE l'ainé.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrappe.
Monsieur, madame Aubert, & tous leurs grands
docteurs,
Et ces sages profonds, & ces commentateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais sotement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisieme acte.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, & tout cela, Lisette,
Me parait impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien moi, monsieur, moi qui
raisonne

Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;

Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme est si faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine,

Vous passez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumieres,
 J'en fais autant que vous sur ces grandes matieres.
 Un abbé grand ami de madame Ninon,
 Qui dans mon jeune tems fréquentait la maison,
 Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
 Me disait que la femme est comme la girouette :
 Quand elle est neuve encor, à toute heure on l'en-
 tend ;

Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
 Elle se fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune G O U R V I L L E.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée,
 Fixe - toi pour Picard, rouille - toi, mon enfant.
 Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

L I S E T T E.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ouais ! Ninon marguilliere !

L I S E T T E.

Croyez - le.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je le crois, & je ne le crois gueres :
 Mais on voit des marchés non moins extravagans,
 Et Paris est rempli de ces événemens.
 Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
 Tout passe & tout renaît ; chaque jour sa folie.
 Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra

Dans sa propre maison , lorsqu'elle y reviendra !
Comment sauver Agnant, cette fille si chere !
Que ferons - nous ici de mon benêt de frere ?
Et du jurisconsulte, & de madame Agnant ?

L I S E T T E.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie
Ait à mon frere aîné causé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu dégrasser un pédant.
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

L I S E T T E.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe.
Elle est à craindre ici.

Le jeune G O U R V I L L E.

Non, tout s'apaisera ;
Car enfin tout s'apaise : un cartaud suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de pere.
Et plus en ce moment sa femme est en colere,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.



S C E N E II.

GOURVILLE l'ainé poursuivi par madame
AGNANT, monsieur AGNANT, l'avocat
PLACET, le jeune GOURVILLE,
LISSETTE, PICARD.

GOURVILLE l'ainé (courant).

AU secours!

Madame AGNANT (courant après lui.)

Au méchant!

Monsieur AGNANT (courant après madame Agnant).

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET (courant après monsieur Agnant.)

Au voleur.

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gour-
ville l'ainé)

GOURVILLE l'ainé.

Ah! j'ai le nez cassé!

Madame AGNANT.

Je suis morte!

Monsieur AGNANT.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en effet?

Madame AGNANT.

Non. — Séducteur infâme,

Tu m'enlèves ma fille, imprudent loup-garou,

Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE l'ainé.

Eh madame, pardon!

ACTE QUATRIEME. 73

Madame A G N A N T.

Détestable hypocrite.

L'avocat P L A C E T.

Race de débauché.

Madame A G N A N T.

Cœur faux ! plume maudite !

Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

G O U R V I L L E l'aîné.

Hélas ! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Madame A G N A N T (au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encor ! — Et toi qui fus si sage,

Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, calmez-vous. — Monsieur, écoutez-moi.

Monsieur A G N A N T.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant toi ;

Je t'ai toujours aimé.

Le jeune G O U R V I L L E (en riant.)

Rassurez-vous, mon frere ;

Vous, monsieur l'avocat, éclaircissions l'affaire ;

Entendons-nous.

Monsieur A G N A N T.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;

Il faut toujours s'entendre, & non se quereller,

Le jeune G O U R V I L L E.

Picard, apportez nous ici sur cette table

De ce bon vin muscat.

Monsieur A G N A N T.

Il est fort agréable.

J'en boirai volontiers, en ayant bû déjà ;

Asseyons-nous, ma femme, & pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

Madame A G N A N T.

Je n'ai rien à peser, il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat P L A C E T.

Oui, c'est la conséquence.

(*Ils se rangent autour de monsieur Agnant qui
reste assis.*)

G O U R V I L L E *l'aîné.*

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;
Et que d'elle & de vous nous soyons délivrés.

Madame A G N A N T.

Eh bien, vous le voyez, encor il m'injurie,
L'effronté dissolu!

Le jeune G O U R V I L L E (*à part à son frere.*)

Mon frere, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

G O U R V I L L E *l'aîné.*

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune G O U R V I L L E (*prenant madame
Agnant à part.*)

Madame, vous savez combien je suis sincere.

Monsieur A G N A N T.

Il n'est point frêlaté.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je ne saurais vous taire,
Que depuis quelque tems mon cher frere en effet
Eut avec vôtre fille un commerce secret.

G O U R V I L L E *l'aîné.*

Ça n'est pas vrai.

ACTE QUATRIEME. 75

Le jeune GOURVILLE (à son frere.)

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

Monsieur A G N A N T.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

Madame A G N A N T.

C'est un impertinent.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je vous dis....

Le jeune GOURVILLE (faisant signe à son frere.)

Chut!

G O U R V I L L E l'ainé.

J'enrage!

L'avocat P L A C E T.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel
Tenez, monsieur, voila ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

Le jeune GOURVILLE (prenant les lettres.)

Prêtez moi.

L'avocat P L A C E T.

Les voilà.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un esprit attentif

J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat P L A C E T.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire
(*Il met les lettres dans sa poche, madame Agnant
se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE l'ainé.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame AGNANT (à Gourville l'ainé.)

Fripon,

Nieras-tu tes écrits! tien, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe,
Les voici.

L'avocat PLACE T.

Nous devons les déposer au greffe.

Madame AGNANT (prenant des lunettes).

Ecoute. — La vertu que je veux vous montrer
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. —
Ah! je te donnerai de la vertu; perfide.

GOURVILLE l'ainé.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE (versant à boire à monsieur
Agnant.)

Voisin.

Monsieur AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(à madame Agnant.)

Madame, goutez - en.

ACTE QUATRIEME. 77

Madame A G N A N T (*ayant bu.*)

Peste! il est admirable!

Le jeune GOURVILLE (*à monsieur Agnant.*)

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.
On y porte un cartaud dont vous ferez content.

Monsieur A G N A N T.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE (*à l'avocat Placet.*)

Et vous?

L'avocat P L A C E T (*boit un coup.*)

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire,
Qu'en l'état où je suis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE (*en présente à son frere.*)

Vous, mon frere.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.

Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.
Après tant de chagrins & de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie:
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(*A madame Agnant.*)

Ma voisine, à la fin, vous voila bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour,
Ni vos yeux, ni les siens, ne m'ont donné d'amour.

Madame A G N A N T.

Mes yeux, méchant!

78 LE DEPOSITAIRE,

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

Madame AGNANT.

Oh ! c'est un honnête homme !

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monsieur AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

Monsieur AGNANT (en buvant & le regardant en-
suite fixement.)

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous.
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires
Très-charitablement des filles & des meres.

Madame AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune GOURVILLE

Mademoiselle Agnant

A du cœur; elle pense, & n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, & puis elle est partie.

Monsieur AGNANT (toujours assis & le verre à la main.)

C'est votre faute aussi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE

Mon Dieu, c'est peu de chose.

Allez, tout ira bien, — j'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frere, & promptement.
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'ainé.

Persuader! eh quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'ainé.

Comment!

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mere.

GOURVILLE l'ainé.

Moi!

Madame AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'ainé.

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'ainé.

Allons donc. *(Il sort.)*

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monsieur AGNANT (en montrant le jeune Gourville.)

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE

S C E N E III.

*Les acteurs précédens , le jeune GOURVILLE
prenant par la main monsieur & madame AGNANT,
& se mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

Puis qu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire.
Comme peu dangereuse ; & j'excusais mon frere.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant :
Ceci fera du bruit, le monde est médifant.

Madame AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,

Avec procès verbal chez un homme trouvée ;
Vous sentez bien, madame, & vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

Monsieur AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.

Que pensera tout l'ordre en voyant un confrere
 Qui prend, sans respecter son grave caractère,
 Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
 Dont un autre est aimé, — si ! j'en rougis pour lui.

L'avocat P L A C E T.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire
 touche.

On me donne une dot qui doit fermer la bouche
 Aux malins envieux prêts à tout censurer.
 Dix mille écus comptant sont à considérer.

Monsieur A G N A N T (*toujours bien fixe, & l'air un
 peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un
 vilain yvrogne de comédie à hoquets*).

Vous avez de gros biens ?

L'avocat P L A C E T.

Oui, j'ai mon éloquence,
 Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
 Qu'on devait respecter un tel engagement.

Mon frere a fait sans doute une grande sottise
 D'enlever la future à ce futur promise.

Il n'en peut résulter qu'une triste union,
 Pleine de jalousie & de dissension.

Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Madame A G N A N T.

J'en ai peur en effet.

Monsieur A G N A N T.

Il parle comme un livre,
 Il a toujours raison.

Le jeune GOURVILLE.

Par un destin fatal,

Vous voyez que mon frere a seul fait tout le mal.

C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.

Madame, c'est à moi de réparer sa faute.

Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir;

Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

Monsieur AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!

Tu n'as rien. Un cadet de basse Normandie

Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement

Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,

Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon pere,

Monsieur Garant lui-même en est dépositaire..

Madame AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

Monsieur AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,

Mais je suis à sa mere attaché pour ma vie,

Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Madame AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACE T.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT (à monsieur Agnant.)

Cent mille francs, mon cher!

Monsieur AGNANT.

Cent mille francs, ma femme,

Ah! ça me plait.

Madame AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec

Monsieur AGNANT.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACE T.

Mais songez s'il vous plait.

Monsieur AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre

Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACE T.

Comment, madame, après des articles conclus!

Stipulés par vous-même!

Madame AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(Elle le pousse)

Cent mille francs — Allez.

Monsieur AGNANT. (le poussant d'un autre côté.)

Dénichez au plus vite.

ACTE QUATRIEME. 25

Madame AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à droite.*)

Allez plaider ailleurs.

Monsieur AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à gauche.*)

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs.

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE (*en le retournant*)

N'y manquez pas.

Monsieur AGNANT.

Bon soir.

Madame AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet sort.*)

S C E N E II.

Le jeune GOURVILLE, Monsieur, AGNANT,
Madame AGNANT.

Monsieur AGNANT.

Mais, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré;
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

Monsieur A G N A N T.

C'est comme dans les tiennes.

Madame A G N A N T.

Tout de même, & ma fille! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oh! l'on vous la rendra.

Monsieur A G N A N T.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie,
Cela cabre un esprit.

Monsieur A G N A N T.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame A G N A N T.

Ça n'arrivera plus, c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, très certainement.

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mere,
Pour remettre en vos bras une fille si chere.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

Madame A G N A N T *l'embrassant*)

Il faut que je t'embrasse..

Monsieur A G N A N T.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame A G N A N T.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je revole à l'instant.

Madame A G N A N T (*l'arrêtant encore.*)

Ecoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre,
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter — va mon fils — sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, tel fut mon dessein.

Madame A G N A N T.

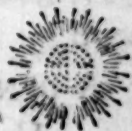
Tu réponds d'elle ?

G O U R V I L L E (*en s'en allant.*)

Oh oui, tout comme de moi même.

Madame A G N A N T.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu comme je l'aime !



S C E N E V.

Monsieur AGNANT, *madame* AGNANT.

Monsieur A G N A N T.

P Ar ma foi notre gendre est un charmant garçon.

Madame A G N A N T.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela! c'est une dégourdie
Qui fait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

Monsieur A G N A N T.

Ah ah!

Madame A G N A N T.

Je voudrais l'égalér,
Mais sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

Monsieur A G N A N T.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires,
Une bonne caboche!

Madame A G N A N T.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils font : comment cent mille
francs!

L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,
Ce n'est rien qu'un bavard.

Monsieur A G N A N T.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Courville.

S C E N E VI.

Monsieur AGNANT, *madame* AGNANT,
monsieur GARANT.

Madame A G N A N T.

EH bien, *monsieur* Garant, enfin tout est conclu.

Monsieur G A R A N T.

Oui, ma chere voisine, & le ciel l'a voulu.

Monsieur A G N A N T.

Quel bonheur!

Monsieur G A R A N T.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Madame A G N A N T.

L'escapade, *monsieur*, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

Monsieur G A R A N T.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux: & puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame A G N A N T.

Une fortune, à vous!

Monsieur A G N A N T.

Je suis tout interdit.

Ma fille, de grands biens! des patrons, du crédit?
Quels discours!

90 LE DEPOSITAIRE,

Madame A G N A N T.

Il est vrai qu'elle est assez gentille,
Mais du crédit!

Monsieur G A R A N T.

Qui parle ici de votre fille?

Madame A G N A N T.

De qui donc parlez - vous?

Monsieur G A R A N T.

De la belle Ninon

Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la nôce, & vous devez en être.

Madame A G N A N T.

Comment! vous épousez notre Ninon?

Monsieur A G N A N T.

Mon maître,
Est - il bien vrai?

Monsieur G A R A N T.

Très - vrai.

Monsieur A G N A N T.

J'en suis parbleu touché.

Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché,

Madame A G N A N T.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, & qu'elle en va sortir
Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendresse
Cent mille francs comptans que vous avez en caisse.

Monsieur A G N A N T.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

Monsieur G A R A N T.

Rêvez-vous, mes voisins ? & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi , que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs , qui sont tout prêts pour lui ?

Madame A G N A N T:

Je le tiens de fa bouche.

Monsieur A G N A N T.

Il nous l'a dit lui-même.

Monsieur G A R A N T.

De ce jeune étourdi la folie est extrême.
Il séduit tour à tour les filles du Marais.
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits.
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux
 meres

Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, & je ne lui dois rien.
Monsieur son frere & lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître,
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Madame A G N A N T.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

Monsieur G A R A N T.

Pas un denier.

Madame A G N A N T.

Mon Dieu, le méchant garnement !

Monsieur AGNANT (en buvant un coup.)

C'est dommage.

Madame A G N A N T.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas fauvée ?

LE DEPOSITAIRE,

Monsieur GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux freres, je vois,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monsieur AGNANT.

Les fripons que voila !

Monsieur GARANT.

Toujours de ces deux freres
J'ai craint, je l'avourai, les méchans caracteres.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raison ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

Monsieur GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus per-
sonne ?

Allons, courons bien vite après notre avocat,
Il vaudra mieux que rien.

Monsieur AGNANT (avec le geste d'un homme.)

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrieme acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH madame, quel train! quel bruit en votre absence!

Quel tumulte effroyable & quelle extravagance!

NINON.

Je fais ce qu'on a fait! je prétens calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée

Que la petite Agnant se soit ici cachée.

Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant;

Si j'avais eu pour mere une madame Agnant.

Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.

Notre pauvre Gourville en est encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lifette, que veux-tu?

Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.

Ninon aurait grand tort de faire la méchante.

La jeune Agnant me touche.

L I S E T T E.

A peine je conçois
 Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
 Ont trouvé le secret de nous faire une fille
 Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

N I N O N.

Dès la première fois son maintien me surprit.
 Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
 Des femmes quelquefois assez extravagantes,
 Ayant des fots maris, font des filles charmantes.
 Il falut bien souffrir de ses très fots parens
 La visite importune & les plats complimens.
 Sa mere m'excéda par droit de voisinage;
 Sa fille était toute autre, elle obtint mon suffrage.
 Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
 N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
 On respecte beaucoup sa chere belle mere,
 On la voit rarement, encor moins le beau-pere.
 Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur.
 Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
 Je veux aux deux amans faire des avantages.

L I S E T T E.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
 Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
 Madame, en un seul jour c'est faire assez de bien;
 Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
 Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième.
 Le mariage forme & dégourdit les gens.

N I N O N.

Il en a grand besoin: tout vient avec le tems.
 Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,

Il ne lui manqua rien que d'être supportable :
 Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
 Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
 Pour toi ton tour approche , & ton affaire est prête.
 Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
 De t'engager , Lisette , à me parler pour lui.
 Il t'a promis beaucoup , est-il vrai ?

L I S E T T E.

Madame , oui.

N I N O N.

Un peu de différence est entre sa personne
 Et la mienne peut - être ; il promet & je donne.
 Pren cinquante louis , pour subvenir aux fraix
 De ton nouveau ménage.

S C E N E II.

NINON, LISETTE, PICARD.

L I S E T T E.

AH! Picard, quels bienfaits!

(*en montrant la bourse.*)

Vois - tu cela ?

P I C A R D.

Madame, il faut d'abord vous dire
 Que mon bonheur est grand — & que je ne désire
 Rien plus — sinon qu'il dure — & que Lisette & moi
 Nous sommes obligés — mais aide - moi donc , toi,
 Je ne fais point parler.

N I N O N.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

P I C A R D.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

N I N O N.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de
nous.

Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre af-
faire.

Ça, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté.
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

P I C A R D.

D'abord un homme noir raisonne & gesticule
Avec monsieur Garant; & les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

N I N O N.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

P I C A R D.

C'est un digne homme!

N I N O N.

Oh oui — mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

P I C A R D.

Mais madame, elle crie,

Elle

Elle gronde vos gens, messieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on est sans foi:
Et dit qu'on l'a trompée & que sa fille est prise:
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise.
Et puis elle s'apaise & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raison, & crie encor plus fort.

N I N O N.

Et monsieur son époux?

P I C A R D.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

N I N O N.

Que fait notre Gourville?

P I C A R D.

En son humeur plaisante.
Il les amuse tous, & boit, & rit, & chante.

N I N O N.

Et l'autre frère?

P I C A R D.

Il pleure.

N I N O N.

Ah! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrant.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré sa modestie on le découvre assez: —
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

G

S C E N E III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE,
PICARD.

GOURVILLE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement, mieux
coiffé, & l'air plus honnête.*)

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frere m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

N I N O N.

Tout est racommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures ;
J'étais coupable & sot.

N I N O N.

Ah ! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;

Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigotes
Sans foi, fans probité, plus méchantes que sottés.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'ainé.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succede à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage.
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE l'ainé.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment.
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chere?

GOURVILLE l'ainé.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considere
Que pour vous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent;
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE. l'aîné.

Ah ! que ces prudes là font de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ; & cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin !

N I N O N.

Reposez - vous sur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien ;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

N I N O N.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers font quelquefois capables.
Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien font différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre.
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.



S C E N E IV.

NINON , GOURVILLE *l'ainé* , GOURVILLE
le jeune (amenant monsieur & madame AGNANT,)
LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADorable Ninon daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiser.

Monsieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Madame AGNANT.

Est-ce donc ce bête, ou toi jeune éventé,
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILLE l'ainé.

Hélas! soyez très sûr
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame A G N A N T.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus longtems.
Ni vous non plus, madame.

N I N O N.

Ecoutez-moi, de grace
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Madame A G N A N T.

Ah! souffrez que je crie! & quand j'aurai crié,
Je veux crier encor.

Monsieur A G N A N T.

Eh, tai-toi ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

N I N O N.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'in-
struire,
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

Monsieur A G N A N T.

Oui parbleu ma voisine.

N I N O N.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Madame A G N A N T.

Ah ! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
On ne peut rien sans elle.

N I N O N.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur & Madame A G N A N T.

Ah !

N I N O N.

Mais auparavant, je me flate, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Madame A G N A N T.

Oui passe, & puis la mienne ira pareillement.

P I C A R D.

Et puis la mienne aussi.

Monsieur A G N A N T.

C'est une comédie,
Personne ne s'entend & chacun se marie.

(à Gourville l'ainé.)

Soupera - t - on bien-tôt ? allons mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encor ; — à tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire ?

N I N O N.

Vraiment oui, demeurez ; vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous,
Et nous aurons besoin de votre signature.

L I S E T T E.

Je fais signer aussi.

N I N O N.

Nous allons tout conclure.

Monsieur A G N A N T.

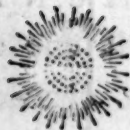
Eh bien tu vois, ma femme ; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Madame A G N A N T.

Je ne vois rien paraître.

N I N O N.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître



S C E N E V.

Les personnages précédens, *Monsieur GARANT,*
(après avoir salué la compagnie, qui se range d'un
côté, tandis que monsieur Garant & Ninon se met-
tent de l'autre, les domestiques derriere.)

Monsieur GARANT (en serrant la main
de Ninon.)

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une maniere sage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'usage.

(à madame Agnant.) (à monsieur Agnant.)

Madame, permettez.... un moment mon voisin.

N I N O N.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monsieur GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plait, mettons nous pour le lire.

N I N O N.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix & tout votre mérite.
Nous souperons ensemble: ils feront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contract porte en gros caractères

Les deux cents mille francs qui sont pour les deux freres.

Monsieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet.
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont; vous le savez, des affaires passées.
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monsieur AGNANT.

Comment!

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge.

(montrant le jeune Gourville.)

Ou chacun me trompait, ou ce traître m'égorge.

(à Gourville l'ainé.)

Et c'est vous grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts;
Ma fille payera cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'ainé.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

*Le jeune GOURVILLE (arrêtant monsieur & madame
Agnant & les ramenant tous deux par la main.)*

Mon Dieu ne sortez point, restez mon cher Agnant,
Quoiqu'il puisse arriver tout finira gaiement.

*NINON (à monsieur Garant dans un coin du théâtre,
tandis que le reste des acteurs est de l'autre.)*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

ACTE CINQUIEME. 107

Monsieur GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là — des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

N I N O N.

Laissez moi m'expliquer.

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

Monsieur GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Madame AGNANT (*à monsieur Agnant.*)

Que disent-ils de nous ?

N I N O N (*à monsieur Garant.*)

Et si je me hazarde

De vous interroger, alors vous répondrez.

Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez.

Quels sont mes sentimens, & quelles sont mes vues.

Monsieur AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

N I N O N (*à madame Agnant.*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Madame AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

N I N O N.

Il faut premièrement

Vous mettre tous au fait — feu monsieur de Gour-
ville

Me confia ses fils, & je leur fus utile :

Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

Madame A G N A N T.

Oui.

N I N O N.

Mais par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entr'eux,
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête & franc, c'est monsieur.

Monsieur G A R A N T (*faisant la révérence
à la compagnie.*)

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

N I N O N.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua,
Des esprits prévenus eurent la fausse idée,
Qu'une somme si forte & par lui possédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent,
C'est un crime effroyable & que les loix punissent.

(*à monsieur Garant.*)

N'est-ce pas?

Monsieur G A R A N T.

Oui, madame.

ACTE CINQUIÈME. 109

N I N O N.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

Monsieur G A R A N T.

Des fidei-commis.

N I N O N.

Et pour se mettre en règle il faut qu'un honnête
homme

Jure qu'à son profit il gardera la somme?

Monsieur G A R A N T.

Oui, madame.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ah! fort bien.

Monsieur A G N A N T.

Et monsieur a juré

Qu'il gardera le tout?

Monsieur G A R A N T.

Oui, je le garderai.

Madame A G N A N T (au jeune Gourville.)

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.

J'enrage. Ah! c'en est trop.

N I N O N.

Soyez moins effrayée,

Et daignez, s'il vous plait, m'écouter jusqu'au bout.

G O U R V I L L E l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout.

Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

170 *LE DEPOSITAIRE,*

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

N I N O N.

Poursuivons. — Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

Monsieur GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

N I N O N.

Si fait.

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(*aux autres personnages.*)

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon ?

Monsieur GARANT.

Mais vous perdez la tête !

N I N O N.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.

Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;
Et peut-être trompé ; mais sain d'entendement
Il fait, sans en rien dire, un second testament :
Il m'a fallu courir longtems chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et si j'avais tardé les miens étaient perdus.
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.

ACTE CINQUIÈME. 117

Tenez: voila je pense un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

Monsieur A G N A N T.

Quel tour!

Madame A G N A N T.

La brave femme!

N I N O N (*en montrant les deux Gourville.*)

Entre eux d'eux je partage
Ainsi que je le dois le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse, & d'autres testamens.

Monsieur G A R A N T.

Il faudra voir cela.

N I N O N.

Lisez, vous savez lire

Le jeune G O U R V I L L E.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

N I N O N (*à madame Agnant.*)

La dot de votre fille enfin va se payer.

Monsieur G A R A N T (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune G O U R V I L L E (*lui serrant la main.*)

Tout à vous.

N I N O N.

Adieu, cher marguillier,

Madame AGNANT.

Adieu vilain matin, qui m'en fis tant à croire.

Monsieur AGNANT (le saisissant par le bras.)

Et pourquoi t'en aller, reste avec nous pour boire.

Monsieur GARANT (se débarassant d'eux.)

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE (lui faisant la révérence, & lui montrant la bourse des cinquante louis.)

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'ainé.

Laissons-là ce maraut.

Le jeune GOURVILLE (à Ninon.)

Ah ! je suis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'ainé.

Comme elle a démasqué, vilpendé le traître !

Madame AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle saura

Qu'on va la marier, elle réparaitra.

LISETTE (à Picard.)

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse ;

Fin du cinquième & dernier acte.



